


THE TRUSTEES OF THE
PUBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878

CONFÉRENCE

SUR LA

TACTIQUE SÉPARÉE DE LA CAVALERIE

4

COMMISSION DES CONFÉRENCES RÉGIMENTAIRES

CONFÉRENCE

SUR LA

TACTIQUE SÉPARÉE DE LA CAVALERIE

RAPPORTEUR

M. SAVIN-DELARCLAUSE

Chef d'escadrons au 3e hussards.



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE

J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR

Rue et Passage Dauphine, 30.

1869

4e CONF.

CONFÉRENCE

SUR LA

TACTIQUE SÉPARÉE DE LA CAVALERIE

Une brochure *sur le service de la cavalerie en campagne*, ayant été récemment envoyée dans tous les corps de cavalerie, nous en adopterons, dans cette quatrième conférence, les divisions principales. Nous traiterons donc d'abord :

1° De la répartition de la cavalerie dans les armées ; du rôle de cette arme avant, pendant le combat ; dans la poursuite ; dans la retraite ;

2° Nous dirons ensuite quelques mots de la cavalerie prussienne, de ses manœuvres et de sa tactique ;

3° Nous terminerons enfin par des indications sur les cavaleries autrichienne et russe.

1° *Répartition et rôle de la cavalerie dans les armées.*

Considérations générales sur le nouveau rôle de la cavalerie.

Le rôle peu important que la cavalerie a joué dans les guerres de 1859 et de 1866 a porté plusieurs bons esprits à penser que cette arme ne ser-

virait plus à faire gagner de batailles, et que son action devait se réduire à éclairer l'armée, à poursuivre une troupe déjà vaincue, à couvrir une retraite, et à faire la guerre de partisans.

Dans une seule occasion, en effet, pendant la guerre de 1866, la cavalerie a pu fournir une charge contre des troupes d'infanterie, et cette cavalerie n'était pas nombreuse; c'était à Langensalza, où l'on vit des cuirassiers hanovriens attaquer à trois reprises différentes un carré de grenadiers prussiens, et les disperser malgré des pertes considérables, causées par le fusil à aiguille.

Cette difficulté d'employer désormais la cavalerie sur les champs de bataille, par masses isolées, tient à deux clauses principales : La première, c'est le nouvel armement de l'infanterie, qui rend plus difficile, et surtout plus dangereux le rôle de la cavalerie de combat. Avec les armes à longue portée, en effet, il est presque toujours impossible aux masses de cavalerie de se dissimuler ou de s'abriter, en restant près des premières lignes; il leur faudrait donc prendre position hors de la portée efficace de ces armes : c'est-à-dire trop loin pour profiter de ce moment si court, où doit se prononcer la charge. — Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, grâce à la rapidité de son tir, l'infanterie est toujours en mesure de faire une puissante résistance, et qu'elle ne sera plus aussi facilement surprise par la cavalerie, qui aura bien plus à souffrir de son feu qu'autrefois. En second lieu, le déploiement des grandes masses est entravé de nos jours par le mode de culture adopté dans la presque totalité de l'Europe centrale; les clôtures, les canaux d'irrigation et les obstacles de toute espèce, y ont fait dispa-

raître peu à peu ces vastes plaines, dans lesquelles pouvaient se mouvoir et manœuvrer à l'aise de nombreux escadrons. *Les observations sur la cavalerie*, après avoir indiqué ces raisons de modifier l'emploi de la cavalerie dans les armées modernes , déclarent cependant qu'il ne faut pas en conclure que l'importance de cette arme en soit amoindrie, et, pour le démontrer, elles décrivent les nombreuses circonstances de guerre dans lesquelles le concours de la cavalerie sera indispensable, comme par le passé, pour obtenir des succès decisifs.

Nous croyons devoir ajouter qu'à notre sens, la cavalerie nous paraît être à une époque de transition assez analogue à celle qui précéda le règne de Frédéric II ; elle semble attendre une impulsion puissante, qui lui fasse faire des progrès en rapport avec ceux des autres armes.

Le rôle de la cavalerie doit se transformer avec le mode d'agir de l'infanterie et de l'artillerie.

A la fin du dix-septième siècle, en effet, les armes à feu avaient pris une telle importance, que la cavalerie les avait également adoptées, et qu'elle avait dû en conséquence modifier sa tactique. Ainsi elle recevait l'attaque de pied ferme par une salve de mousqueterie, et même, lorsqu'elle attaquait, elle s'arrêtait encore devant l'ennemi pour faire usage de ses armes à feu. Il fallut le génie de Frédéric, secondé par des hommes comme Seydlitz et Zieten, pour rendre à la cavalerie toute sa puissance, qui consiste dans l'impulsion, et pour en faire l'arme irrésistible qui gagna les batailles de Rossbach et de Zorndorf.

La cavalerie de Frédérie faisait partie de l'ordre de bataille, et son action en grandes masses était singulièrement favorisée par l'ordre compacte et

la tactique d'alors. Mais vint la Révolution française ; elle fit du principe divisionnaire la base de l'organisation des armées modernes ; elle leur donna ainsi plus de mobilité, et rendit leurs éléments plus indépendants les uns des autres.

La cavalerie suivit ce mouvement, se fractionna davantage, et les divisions mixtes prirent naissance.

Cependant, sous Napoléon, cette organisation de la cavalerie disparut ; ce grand capitaine préféra réunir cette arme en masses nombreuses, qui eurent rarement occasion de charger, et qui n'obtinrent pas toujours des résultats aussi grands qu'on pouvait l'espérer.

Diminution des réserves de cavalerie de l'armée.

Il résulte des observations qui précèdent que l'emploi de la cavalerie en grandes masses devenant plus rare, les réserves de cette arme devront être désormais moins nombreuses et qu'elles ne se composeront plus que d'une ou de deux divisions, pour l'ensemble d'une grande armée.

Ces réserves auront pour mission de frapper un coup décisif, si cela est nécessaire, pendant le combat ; de poursuivre l'ennemi à outrance après une victoire, et de couvrir la retraite en cas de revers. Elles devront, à cause de cette double mission, se composer de grosse cavalerie et de cavalerie légère.

Le colonel de Besser (1) pense que : « la divi-

---

(1) *La cavalerie prussienne dans la campagne de* 1866 (non traduit).

« sion de réserve doit être composée d'une brigade « de grossse cavalerie (cuirassiers ou uhlans, de « préférence cuirassiers), et d'une brigade légère. « Les régiments de cuirassiers de la réserve mar- « cheront à la queue de la colonne et recevront « leurs fourrages de magasins situés en arrière de « l'armée. La cavalerie légère marchera au con- « traire en avant, quelquefois à un jour de mar- « che. Elle éclairera l'armée et fera des recon- « naissances. Lorsqu'elle rencontrera l'ennemi en « force, elle se repliera et reprendra son rôle de « cavalerie de réserve pour soutenir l'infanterie. »

Cavalerie divisionnaire.

Si, pour les raisons données précédemment, il nous paraît moins possible d'employer désormais la cavalerie en grandes masses, on pense, d'autre part, que cette arme combinée à la division d'infanterie est appelée à rendre de grands services. Ainsi fractionnée sur la ligne de bataille, elle peut, en effet, s'abriter plus facilement; des fermes, des murailles, des mamelons serviront à dissimuler quelques escadrons aux vues de l'ennemi, et, s'il existe entre ces abris des espaces suffisants pour la charge, ils en sortiront au moment utile pour se précipiter sur leurs adversaires et compléter ainsi l'action de l'infanterie.

Les observations sur la cavalerie, revenant à cette organisation de nos armées de la Révolution, disent nettement que « nous sommes conduits à « la création de divisions mixtes » et elles admettent, en conséquence, qu'un régiment de cavalerie légère ou de ligne doit être attaché à chaque division d'infanterie.

Elles disent, en outre, qu'un régiment de cavalerie de ligne formera la réserve de cavalerie de chaque corps d'armée.

Rôle de la cavalerie divisionnaire et de la réserve du corps d'armée.

Dans les dispositions nouvelles, la cavalerie divisionnaire sera placée sous les ordres du commandant de la division pour tout ce qui regarde son action sur le terrain.

Cependant, toutes les fois que le commandant du corps d'armée le jugera convenable, il pourra enlever tout ou partie de leur cavalerie aux généraux de division d'infanterie et la réunir sous les ordres du général de cavalerie du corps d'armée.

Un point essentiel pour le succès de l'action combinée des deux armes, c'est qu'une attaque inopportune de la cavalerie ne vienne pas gêner les manœuvres des troupes d'infanterie. Or, pour cela, il faut que le chef du régiment divisionnaire s'assure par lui-même de ce qui se passe en avant du front de l'infanterie. Il accompagnera donc le énéral de division, le plus près possible de la première ligne, en se faisant suivre lui-même d'un ou deux officiers et de quelques cavaliers d'ordonnance. Il observera très-attentivement la marche du combat de la division, reconnaîtra le terrain sur lequel il peut être appelé à agir, et lorsqu'il verra le moment venu, prenant rapidement les ordres du général de division, il enlèvera le gros de sa cavalerie de l'abri où il a dû chercher à la placer, à 3 ou 400 pas en arrière de l'infanterie, et la précipitera sur le théâtre de l'action.

Dans les marches, le régiment de cavalerie doit

tenir le plus souvent la tête de la division, pour ne pas fatiguer les chevaux. S'il prend trop d'avance sur l'infanterie, il fait halte de temps en temps pour l'attendre. Quelquefois, au contraire, le général ne mettra sa cavalerie en route que quelque temps après la division d'infanterie, afin de lui laisser prendre de l'avance.

Quant au général de cavalerie du corps d'armée, il accompagne toujours le commandant de ce corps, et il conserve également sous la main quelques cavaliers et officiers pour porter ses ordres aux régiments divisionnaires et à la réserve. Destiné à faire agir des réserves au moment utile, il doit posséder des qualités très-diverses : « Un « grand général de cavalerie, a dit le général de « Bismark, est aussi rare qu'un grand général en « chef. Il doit posséder un coup d'œil rapide, un « esprit calme et ferme, de l'intrépidité et de la « prudence ; en un mot, beaucoup de talent. »

Il est très-difficile de rencontrer des hommes remplissant les conditions nécessaires pour *remuer* de grandes masses de cavalerie, mais il l'est beaucoup moins de trouver des officiers qui rendront de grands services à la tête d'un régiment, d'une brigade et même d'une division.

Nécessité de former de bons officiers.

Telle sera dorénavant la sphère d'action la plus habituelle aux officiers de cavalerie, puisque cette arme semble destinée à opérer en corps de peu d'importance, et le plus souvent par régiment. Il faut donc, dès à présent, s'attacher à former des officiers instruits, exercés, qui ne s'effraient pas de la responsabilité que leur crée le nouveau rôle de la cavalerie dans le combat.

Pour cela, une pratique intelligente est indispensable.

L'ordonnance du 6 décembre 1829 sur les manœuvres, par exemple, doit être étudiée avec soin, et complétée au moyen de notes explicatives, et d'exemples de la façon dont certains mouvements ont été employés à la guerre. On doit surtout bien enseigner aux jeunes officiers de cavalerie que les mouvements les plus simples sont seuls en usage à la guerre, et que toutes les manœuvres s'y réduisent aux formations en colonnes, aux déploiements, à la marche en ligne, en colonnes ou en échelons.

Mais le mouvement que l'officier de cavalerie doit s'attacher constamment à faire bien exécuter, c'est la charge en ligne, rapide, serrée et à fond. C'était là une des qualités de l'armée française, si vantée par les Anglais lors des guerres d'Espagne ; Wellington disait en effet : « Ce qui fait la « supériorité de la cavalerie française, c'est qu'elle « charge toujours à fond. »

Importance de la cavalerie.

On peut conclure naturellement de la difficulté de déployer des corps nombreux de cavalerie que la cavalerie de réserve ou de ligne ne doit point chercher à rompre des masses d'infanterie encore intactes ; mais elle conserve toute son importance dans les combats de cavalerie contre cavalerie ou contre une infanterie déjà ébranlée. Il est permis, d'un autre côté, de prédire un grand avenir à la cavalerie légère, cette arme de la vitesse et de la surprise, qui permet d'accomplir des actes hardis, imprévus et féconds en grands résultats.

Il résulte de là que la cavalerie de ligne, intermédiaire entre les deux autres, doit tendre à se rapprocher de la cavalerie légère en augmentant sa vitesse. C'est là, du reste, le perfectionnement que nous devons nous efforcer, par tous les moyens possibles, d'apporter à toute la cavalerie, afin d'atténuer les effets redoutables du feu de l'infanterie.

Rôle de la cavalerie avant le combat.

Les observations sur la cavalerie traitent, avec beaucoup de développements, la question du rôle de la cavalerie avant le combat ; elles complètent ainsi le règlement sur le service en campagne. Il serait difficile d'ajouter à ces développements, sans entrer dans des détails d'exécution beaucoup trop longs, et qui ne seraient pas particuliers du reste à l'arme dont nous nous occupons.

On rappellera cependant aux officiers de cavalerie que, si leurs camarades de l'infanterie doivent s'occuper d'une façon incessante du tir de leurs hommes, ils sont tenus, de leur côté, d'apporter le plus grand soin à la conservation des chevaux de leur troupe. Il faut leur donner le temps de manger et de se reposer ; il faut toujours veiller à l'entretien de la ferrure et du harnachement, et ne jamais oublier que c'est en ménageant les chevaux pendant les fatigues d'une campagne que les colonels pourront amener de forts régiments sur le champ de bataille. Mais, par contre, ils prodigueront leur cavalerie lorsque l'occasion les y conviera, sans être arrêtés par aucune considération de fatigue pour les chevaux et de danger pour les cavaliers.

Cette conservation des chevaux ne peut être

obtenue que si l'on parvient à très-bien les nourrir, ce qui est toujours si difficile lorsqu'on possède une nombreuse cavalerie. On sait que, de 80,000 chevaux de cavalerie qui avaient franchi le Niémen avec Napoléon, le 24 juin 1812, le quart seulement figuraient à l'effectif, le 3 novembre suivant, par suite des difficultés que l'on rencontrait pour se procurer des fourrages, au milieu des Cosaques, ces cavaliers légers modèles par excellence (Gouvion Saint-Cyr).

Rôle de la cavalerie pendant le combat.

La force plus ou moins grande des corps ou détachements de cavalerie ne modifie pas d'une manière essentielle leur manière de combattre; la répartition nouvelle de cette arme dans les armées européennes changera donc peu de chose à la tactique dont nous voulons rappeler brièvement quelques-uns des principes le plus généralement admis.

Les officiers trouveront facilement, dans l'étude des guerres modernes, de nombreux exemples pour affirmer la vérité de ces principes (1).

Quelques principes de tactique de la cavalerie.

Les combats de cavalerie se livrent généralement *en ordre déployé*. Dans cet ordre, les troupes sont *formées sur deux lignes*, avec une réserve. Les régiments de la deuxième ligne conservent

---

(1) La plupart de ces principes sont extraits des ouvrages indiqués à la fin de cette conférence.

entre eux un intervalle au moins égal au front de deux escadrons afin de laisser passer facilement la première ligne si elle est repoussée. La distance entre les deux lignes doit être assez grande pour que la première ligne culbutée n'entraîne pas la seconde dans sa retraite. La première ligne pourra, du reste, ainsi que l'ont proposé des officiers expérimentés, se retirer de préférence par les ailes de la 2e ligne ; on évitera ainsi le désordre que produit toujours le mouvement de retraite à travers les intervalles.

Les intervalles d'une ligne de cavalerie sont variables. Ils facilitent le mouvement, mais ils diminuent la force de la charge, et doivent donc être moins grands dans l'offensive que dans la défensive. Au temps de ses plus grands succès, la cavalerie prussienne se formait sans intervalles.

On ne doit pas perdre de vue que le principe dominant de la cavalerie, c'est l'attaque. Même lorsqu'elle se trouve sur la défensive, elle ne peut repousser l'attaque de l'ennemi qu'en le prévenant et l'attaquant elle-même.

On ne saurait prescrire d'une manière certaine la formation la plus favorable pour l'attaque, parce qu'elle dépend de plusieurs circonstances ; entre autres du terrain, des troupes à aborder et de l'espèce de cavalerie qui attaque.

La cavalerie se déploie *en fourrageurs* pour charger une troupe désorganisée, une chaîne de tirailleurs d'infanterie ou de cavalerie ; pour sabrer et faire prisonnière une infanterie battue et en fuite, et enfin pour attaquer une batterie. Une ligne de fourrageurs ne souffre presque pas du feu de l'ennemi, et les cavaliers ont une grande liberté

d'action qui favorise la vitesse, et qui permet à la bravoure individuelle de faire ses preuves.

Si l'on considère *la charge*, on peut dire que son succès dépend de la bonté des cavaliers, du dressage des chevaux et de la rapidité progressive du galop ; plus la vitesse est grande, plus le désordre est facile. La moindre résistance, un obstacle imprévu, peuvent faire manquer une charge; c'est pour ce motif qu'il est si essentiel, avant de charger, de faire reconnaître le terrain, quand on le peut, par des cavaliers bien montés.

Une charge met en jeu toutes les forces de l'homme et du cheval, et il faut profiter de l'excitation qu'elle occasionne pour obtenir un succès complet. Il ne faut cependant pas que l'entraînement l'emporte sur la raison, parce que l'on compromettrait plus ou moins le succès d'une charge en la prolongeant trop. L'une des grandes difficultés du commandement est donc de savoir où il doit arrêter une charge heureuse, pour en retirer tout le fruit possible.

En effet, la cavalerie n'est jamais plus faible et plus facile à vaincre qu'après une charge heureuse ; et, si un parti frais de cavaliers ennemis l'attaquait dans ce moment de crise, le vainqueur ne tiendrait pas. Aussi est-il indispensable, pour éviter ce danger, de faire avancer une deuxième ligne au trot, afin de soutenir la cavalerie qui charge.

Cavalerie contre cavalerie.

Lorsque la cavalerie doit combattre de la cavalerie, il importe de se bien pénétrer de ces deux maximes émises par Jomini : l'une, c'est que toute première ligne doit tôt ou tard être rame-

née et forcée de se rallier derrière la deuxième; l'autre, que la victoire restera, à mérite égal, à celui qui, ayant les derniers escadrons en réserve, saura les lancer à propos sur les flancs de la ligne ennemie, qui aura déjà employé toutes ses ressources.

Le règlement sur le service en campagne confirme ce principe, et recommande de ne pas engager tous ses escadrons à la fois, mais d'en conserver le tiers en colonne ou en échelons en arrière de l'une des ailes. Il trouve cette disposition préférable à une deuxième ligne, même avec intervalles.

La cavalerie doit toujours chercher à attaquer l'ennemi de flanc, et par conséquent, à le déborder assez rapidement pour qu'il n'ait pas le temps de changer de front. Ce mouvement convient surtout contre la cavalerie; l'infanterie en effet, prise en flanc, a toujours le temps de mettre des pelotons en potence ou de former le carré. Mais une ligne de cavalerie qui charge est très-vulnérable sur ses flancs, et il faut absolument qu'elle les protége en plaçant des réserves derrière ses ailes. Ces réserves pourront aussi servir à prendre en flanc et à revers l'ennemi qu'on attaque de front.

La charge en ligne est le plus souvent employée contre la cavalerie. Cependant, au lieu d'attaquer en ligne une cavalerie déployée, on peut le faire en colonne serrée. Cette colonne compacte enfoncera plus sûrement la ligne de cavalerie ennemie, et son attaque sera décisive si elle est dirigée contre un point convenablement choisi, contre l'étendard ennemi, par exemple. Cela tient à ce qu'une colonne est moins facilement désunie qu'une ligne de bataille. Il est vrai que de son côté, l'adversaire, disposé en ligne, a l'avantage de pouvoir

ployer ses ailes en avant pour prendre en flanc la colonne d'attaque, mais cette circonstance est peu redoutable si la colonne ne se désunit pas. Cette charge en colonne serrée ne doit jamais être employée lorsque la cavalerie ennemie est soutenue par de l'infanterie ou de l'artillerie, parce que la colonne serrée offre une trop grande prise à l'action du feu.

Lorsque deux lignes de cavalerie s'observent sans bouger, il faut tâcher de provoquer l'ennemi à faire un mouvement dont on puisse profiter pour l'attaquer.

Le général de Brack conseille d'employer dans cette circonstance une manœuvre qu'il a toujours vue réussir. Elle consiste à ployer rapidement en colonne un des escadrons des ailes pour le lancer ainsi en avant, au grand trot, perpendiculairement à cent pas d'une aile de la ligne ennemie, avec ordre de faire alors : pelotons à droite ou à gauche pour se former en bataille, et de tenir bon. Il est rare que l'ennemi ne s'ébranle pas sur cet escadron isolé qui l'inquiète. Alors, s'il bouge et prête le flanc, vous entamez la charge avec vos derniers escadrons, et vous avez de grandes chances de réussite.

Cavalerie contre infanterie.

La promptitude avec laquelle l'infanterie se forme en carré et la rapidité de son tir, permettent difficilement aujourd'hui à la cavalerie de l'attaquer avec avantage, si elle n'attend pas que cette infanterie soit ébranlée par le canon, ou sérieusement engagée avec l'infanterie.

Il est impossible de préciser le moment où la

cavalerie chargera l'infanterie avec le plus de chances de succès; mais il faut attendre, en général, que quelque désordre se manifeste dans ses rangs. En effet, s'il est encore vrai qu'une bonne cavalerie, commandée par un chef intrépide et pénétré de la nécessité de vaincre, puisse venir à bout d'une infanterie en bon ordre, on doit convenir cependant qu'elle ne saurait obtenir ce succès sans éprouver des pertes considérables qui lui feraient payer trop chèrement son triomphe.

Lorsque l'infanterie est attaquée par la cavalerie, elle couvre ses flancs ou se forme en carrés qui font face de tous les côtés, et il faut admettre en principe qu'aujourd'hui elle compte plus sur son feu que sur son ordre compacte et sur la pointe de ses baïonnettes pour repousser la cavalerie. Ce n'est pourtant pas un motif pour ne jamais l'attaquer. Il faut bien dire en effet qu'il existe autant d'exemples de carrés enfoncés par la cavalerie que de charges victorieusement repoussées par des carrés et même par des lignes compactes d'infanterie.

Cependant, et malgré le fait d'armes de la cavalerie hanovrienne, à Langensalza, on peut regarder comme certain que le nouvel armement de l'infanterie augmentera de beaucoup la force de la défense de cette dernière arme.

Gouvion-Saint-Cyr déclare n'avoir jamais eu besoin de recourir aux carrés pendant les vingt ans qu'il a fait la guerre. Malgré cette autorité, le carré est encore regardé comme une formation nécessaire contre la cavalerie, et l'on peut admettre qu'une infanterie non aguerrie qui ne l'adopterait pas serait trop exposée aux attaques de flanc, même en plaçant en potence des troupes sur ses ailes.

Si l'infanterie est protégée par de la cavalerie, il faudra, avant de l'attaquer, diriger une partie de sa cavalerie contre celle de l'ennemi, afin de la repousser, ou au moins de la contenir pendant qu'on chargera l'infanterie.

Mais ce qui importe au plus haut degré, c'est que le général de cavalerie garde toujours sous la main une réserve destinée à poursuivre la victoire ou à repousser une attaque imprévue. Nous revenons encore une fois sur ce principe, parce qu'il a pour la cavalerie une importance particulière, attendu que cette arme, même victorieuse, se désunit facilement. Un escadron qui charge seul mettra donc un peloton en réserve derrière l'une de ses ailes. Un régiment, chargeant en ligne, placera deux pelotons en colonne derrière chaque aile; s'il charge en colonne, ces deux pelotons pourront être placés déployés sur chaque flanc, à hauteur du dernier escadron.

Ce mode d'attaque est aujourd'hui inadmissible; les escadrons désunis devront se reformer, soit derrière un pli de terrain, soit hors de la portée des armes.

Quant à la charge en échelons, elle a sur la précédente l'avantage d'offrir moins de profondeur au feu de l'infanterie, et elle s'opère également par des charges successives qui troublent le fantassin et lui font user rapidement ses munitions.

On doit surtout enfin recommander à la cavalerie de ne jamais charger à proximité de haies, de fossés, de bois ou d'obstacles occupés par l'ennemi et infranchissables pour les chevaux.

Cavalerie contre artillerie.

Lorsque la cavalerie veut enlever une batterie, une partie des cavaliers attaque d'abord les troupes qui soutiennent l'artillerie. Le reste se disperse en fourrageurs et court sur les pièces dont il sabre les servants.

La cavalerie doit toujours chercher à prendre les batteries de flanc ou à revers, pendant qu'elle les menace de front.

Action combinée de la cavalerie et de l'artillerie.

L'artillerie de campagne, devenue propre aux mouvements les plus rapides par son extrême mobilité, aide puissamment de nos jours à l'action de la cavalerie ; elle peut en suivre tous les mouvements et produit avec elle les plus grands effets : « Supposons, disent *les Observations sur* « *les combats* (p. 67), qu'une troupe de cavalerie, soutenue par de l'artillerie qui marche « avec elle, se porte sur les flancs d'une infan- « terie serrée en colonne. Les batteries d'artillerie « à cheval attachées à la cavalerie, aidées au « besoin par celles de la réserve, prennent leur « position de combat hors de la portée des armes « de l'infanterie, et ouvrent leur feu sur elle ; « aussitôt, celle-ci se déploie pour donner moins « de prise aux projectiles. C'est alors que la ca- « valerie, dont les batteries auxiliaires viennent « de préparer l'action, saisissant le moment oppor- « tun du déploiement de l'infanterie, s'ébranle et « se dirige rapidement sur elle. A cette menace, « l'infanterie se ploie aussitôt en colonne. La ca-

« valerie se retire rapidement en dégageant ses
« batteries et en leur laissant le champ libre. Les
« pièces, lancées immédiatement en avant, ou-
« vrent de plus près un feu rapide et soutenu.

« L'infanterie canonnée, essaie encore un dé-
« ploiement ou s'obstine à rester en masse. Dans
« cette dernière hypothèse, l'artillerie, continuant
« son tir, cause de tels ravages que le succès de
« la charge suivante n'en est que plus assuré.
« Dans la première hypothèse, au contraire, la
« cavalerie, apercevant que l'infanterie lui prête
« encore le flanc, revient au galop pour la mena-
« cer ou la charger de nouveau.

« Ce jeu alternatif et combiné de l'artillerie et
« de la cavalerie sera toujours une difficile épreuve
« pour des troupes d'infanterie. »

Il est nécessaire, on le voit, que l'officier de cavalerie ait une connaissance exacte des mouvements de l'artillerie, de la manœuvre et de la portée des pièces ; et l'on pense qu'il serait bon d'exercer très-fréquemment, dans les camps d'instruction, la cavalerie et l'artillerie à ces manœuvres combinées pour y habituer les chevaux et les cavaliers, et pour que les officiers se pénètrent bien de leur jeu : l'artillerie prépare, avec son feu, l'attaque de la cavalerie et se règle alors sur les mouvements de cette arme, qui prend à son tour pour guide ceux de l'artillerie, dès que cesse son attaque.

Il n'est pas besoin d'ajouter que la cavalerie ne doit jamais laisser son artillerie sans protection.

Nous terminerons cet énoncé de principes généraux, par le résumé des conseils que le général Roth de Schreckenstein donne à l'officier chargé d'un commandement de cavalerie :

1° Ne pas se démunir trop tôt du gros de ses forces et n'en engager d'abord qu'une faible partie pour pénétrer les desseins de l'ennemi et lui faire faire des mouvements prématurés.

2° Donner, autant que possible, à toutes ses entreprises et à ses mouvements, un caractère offensif. Apprécier exactement la distance qui sépare de l'ennemi de manière à arriver sur lui serrés et en bon ordre, sans que les chevaux soient essoufflés.

3° Dresser les chevaux et instruire les cavaliers de manière que les escadrons, les régiments et les brigades puissent parcourir rapidement, en ligne ou en colonne, de grandes distances sans que l'ordre disparaisse ; que les formations en colonne et les déploiements se fassent avec autant d'ordre que de vitesse.

4° Inspirer avant tout à ses subordonnés une telle confiance en eux et dans leur chef, qu'ils ne soient arrêtés par aucun danger, aucun obstacle, et qu'ils ne trouvent jamais trop téméraire une entreprise ordonnée. Au signal de l'attaque, qu'ils emploient l'éperon et aient confiance en Dieu !

5° Le succès d'une affaire de cavalerie dépend beaucoup de sa préparation. Sachons faire usage de la cavalerie légère, des tirailleurs, de quelques détachements, pour entraîner l'ennemi à exécuter des mouvements qui nous feront mieux connaître ses forces et sa position. Nous éviterons de la sorte d'être engagés malgré nous dans un combat contre des forces supérieures, en même temps que nous pourrons exécuter une attaque imprévue contre les flancs et les derrières de l'ennemi.

D'après ce que nous savons de la manière de combattre du général Seydlitz, il profitait habilement de ces avantages. En plusieurs circonstan-

ces, il engage l'action avec une faible partie de son monde, et il attend le moment décisif pour lancer le gros de sa cavalerie contre celle de l'ennemi qu'il jette sur l'infanterie prussienne; ou bien, il l'éloigne du champ de bataille et la fait poursuivre par une partie de ses escadrons, pendant qu'il prend en flanc l'infanterie ennemie avec ceux qu'il a gardés sous la main.

6° En agissant ainsi, nous obligerons l'ennemi à régler ses mouvements sur les nôtres, à changer son front et ses plans, et nous remporterons de grands avantages si nous savons profiter de son indécision et du désordre momentané qui en est la conséquence.

Poursuite.

Un des grands rôles de la cavalerie est dans la poursuite de l'ennemi vaincu, et l'on peut dire que les victoires qui ne sont pas suivies d'une vigoureuse poursuite de cavalerie ne sont pas décisives.

Le nouvel armement de l'artillerie et de l'infanterie rend aujourd'hui les poursuites plus difficiles. La distance plus grande à laquelle les armées se déploieront pour combattre, et l'étendue plus considérable des champs de bataille ne permettront plus aussi bien de choisir le point où doit être frappé le coup décisif, et de placer en conséquence les réserves de cavalerie. En second lieu, ces réserves devant rester le plus longtemps possible hors de la portée du feu, le général en chef n'aura pas sous la main les troupes destinées à la poursuite. Enfin de petits détachements d'infanterie, convenablement placés, pourront mettre

en désordre, par leur feu rapide, les troupes qui poursuivent.

Mais ces considérations générales sont plutôt applicables à la tactique des trois armes.

Pour que la cavalerie complète la victoire, il faut que son action se produise au moment opportun, celui où la clé de la position ennemie vient d'être enlevée. Le général en chef fait avancer ses réserves de cavalerie pour appuyer les troupes qui vont frapper le coup décisif ; et le général de cavalerie, plus rapproché du théâtre de l'action, se tient prêt à lancer, au premier signal, ses escadrons sur l'ennemi vaincu.

La poursuite de la cavalerie doit être rapide et incessante, pour ne pas laisser à l'adversaire le temps de se reconnaître. Tous les escadrons y prennent part et les officiers n'attendent pas d'ordres pour précipiter leurs cavaliers contre l'infanterie qui cherche à se reformer. Grâce à ces attaques multipliées de la cavalerie, la retraite de l'ennemi se changera souvent en déroute, et de nombreux trophées seront le fruit de ses efforts.

Lorsque l'ennemi ne veut pas prolonger la lutte jusqu'à l'épuisement de ses forces et se retire en bon ordre du champ de bataille, la poursuite doit être moins ardente et mieux réglée. En face d'une infanterie non encore complétement démoralisée, le feu est toujours redoutable, et la cavalerie, conservant des réserves très-nombreuses, doit se tenir en garde contre le danger des embuscades.

La poursuite cesse généralement avec le jour à cause de la fatigue des deux armées et de l'incertitude des mouvements de la cavalerie pendant la nuit. Cependant, quelques détachements de cavalerie légère doivent continuer de suivre l'ennemi pour instruire le général en chef de la direction

que prend le gros de ses forces. C'est de là que dépend le succès de la poursuite du lendemain. (Retraite de Blücher après la bataille de Ligny).

Sans nous étendre davantage sur ce sujet, nous renvoyons le lecteur aux *Observations sur la cavalerie*, et nous rappelons aux officiers de cette arme que c'est dans la poursuite qu'ils trouveront le plus d'occasions de se distinguer.

Retraite.

Si la cavalerie est indispensable pour compléter la victoire, elle peut aussi rendre de grands services pour couvrir une retraite. La retraite exige la plus grande prudence; elle se fait généralement en échelons, afin d'avoir toujours une partie de la cavalerie à opposer à l'ennemi pendant que le reste se retire. Il ne faut jamais recevoir de pied ferme une charge de l'ennemi; on doit donc le prévenir dès qu'on le voit se disposer à attaquer. Après chaque charge, il faut bien se garder de poursuivre l'ennemi, mais l'on se remet en retraite sans perdre de temps. En effet, l'objet de la charge, dans une retraite, n'est que de gagner du temps et d'inspirer du respect à l'ennemi qui nous poursuit.

Couvrir une retraite est la tâche la plus difficile de la cavalerie et demande des officiers déterminés. —Le colonel et les capitaines commandants doivent rester derrière leur troupe, lorsqu'elle se retire, pour être plus près de l'ennemi, afin de le mieux voir et de donner leurs ordres en conséquence.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

La cavalerie légère, ainsi que les dragons, peuvent être obligés de combattre à pied pour défendre, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, une position qu'ils ont rapidement occupée. Il est désirable que, pour bien remplir cette mission, ils soient armés de fusils se chargeant par la culasse, mais le plus légers possible.

Il serait à souhaiter aussi que le pistolet-révolver fût donné aux corps de cavalerie qui n'ont pas de fusil, parce que dans les mains de cavaliers braves, mais non suffisamment exercés, l'usage du révolver est plus facile que celui du sabre et de la lance.

Disons en terminant que la cavalerie gagnerait plus de batailles si elle savait profiter à temps de l'effet que produit son apparence imposante. A l'appui de cette pensée, on pourrait citer de nombreux exemples de l'effet considérable produit par quelques centaines de cavaliers, vigoureusement conduits et lancés à propos. Nous n'en donnerons qu'un ; il est extrait des guerres d'Italie. Le jour de la bataille de Rivoli, entre midi et une heure, la victoire semblait presque perdue pour les Français. L'aile droite de Joubert se retirait en désordre vers Rivoli, mais les Autrichiens la poursuivaient avec non moins de désordre. Bonaparte, qui s'en aperçut, lança aussitôt le chef d'escadrons Lassalle, avec 200 chevaux, à travers les troupes de Joubert, contre les tirailleurs autrichiens. Ceux-ci, surpris par cette attaque imprévue, se rejetèrent sur les colonnes qui les suivaient, et Lassalle, poursuivant un succès inespéré, put rétablir nos affaires et nous assurer la victoire.

2° *Cavalerie prussienne.*

La cavalerie de la Confédération du Nord se compose de 64 régiments prussiens, dont 8 de la garde, savoir :

1	de gardes du corps (cuirassiers)	de la garde;
1	de cuirassiers	
2	de dragons	
1	de hussards	
3	de uhlans	
8	régiments de cuirassiers;	
16	de dragons;	
16	de hussards;	
16	de uhlans.	

Total, 64, plus 12 régiments fédéraux, savoir :

6	régiments	saxons;
2	id.	de la Hesse-Grand-Ducale;
2	id.	des deux Mecklembourg;
1	id.	de Brunswick;
1	id.	d'Oldenbourg.

Total, 76 régiments à 5 escadrons.

Les cuirassiers et les uhlans (1) forment la grosse cavalerie; les hussards et les dragons, la cavalerie légère.

Pied de paix.

L'état-major d'un régiment de cavalerie se compose de trois officiers :

---

(1) Les uhlans ou lanciers font partie, en Autriche, de la cavalerie légère; en France, de la cavalerie de ligne, et en Prusse, de la grosse cavalerie.

1° Le commandant du régiment qui peut être colonel, lieutenant-colonel ou major (notre chef d'escadrons);

2° Un officier supérieur, habituellement major, qui est en quelque sorte le commandant en second du régiment;

3° L'adjudant-major, du grade de lieutenant, qui est aux ordres directs du commandant du régiment.

L'état-major du régiment comprend en outre :

1 sous-officier secrétaire;
1 trompette sous-officier;
1 médecin major;
2 médecins aides-majors;
1 vétérinaire;
1 zohlmeister (officier d'administration remplissant les fonctions de notre capitaine trésorier);
1 armurier;
1 maître sellier.

Chaque escadron se compose de cinq officiers :

1 capitaine commandant;
1 premier lieutenant;
3 seconds lieutenants;

De 16 sous-officiers, dont les trois premiers sont :

1 maréchal des logis chef;
1 maréchal des logis chef suppléant;
1 enseigne porte-épée. Ce dernier prend rang avant tous les sous-officiers dès qu'il a subi son examen pour passer officier.

Le grade de brigadier n'existe pas en Prusse, à proprement parler. Les *gefreite*, qui en remplissent à peu près les fonctions, sont de simples cavaliers, destinés à devenir sous-officiers, mais

qui n'ont d'autorité sur les autres soldats que dans le service.

Un escadron prussien renferme 5 officiers, 16 sous-officiers, 3 trompettes et 117 cavaliers, dont 20 gefreite, plus 7 non-combattants qui sont : 1 aide-vétérinaire, 1 infirmier et 5 ouvriers.

Les cavaliers prussiens ne font que trois ans de service effectif avant de passer dans la réserve. Il leur est cependant permis de faire quatre ans de service, et, dans ce cas, ils sont dispensés de deux ans de service dans la landwehr, dont ils sont alors libérés à 30 ans au lieu de 32. Les nôtres restent cinq ans sous les drapeaux, ce qui constitue un grand avantage en faveur de la cavalerie française.

La force d'un régiment de cavalerie est de 28 officiers, 682 hommes, non compris les non-combattants, et 750 chevaux environ.

Dans le régiment des gardes du corps, chaque escadron se divise en deux compagnies, et ce régiment a par suite 5 capitaines et 5 maréchaux des logis chefs de plus que les autres.

Une brigade de cavalerie se compose de 2 ou 3 régiments. Elle est commandée par un général-major ou par un colonel.

Deux brigades d'infanterie et une de cavalerie forment une division. — Par exception, le corps de la garde et le douzième corps (saxon) se composent de deux divisions d'infanterie et d'une de cavalerie.

Deux divisions forment un corps d'armée.

Pied de guerre.

Quatre escadrons sont mobilisés et le cinquième forme le dépôt.

L'état-major reste le même, plus 13 soldat du train, conducteurs de voitures.

L'escadron mobilisé se compose de 5 officiers, 15 sous-officiers, 3 trompettes et 132 cavaliers, dont 20 gefreite ; total, 5 officiers et 150 hommes de troupe; plus 1 aide vétérinaire, 1 infirmier et 6 soldats du train.

Le régiment renferme 23 officiers, 602 combattants, 52 non-combattants, 713 chevaux et 7 voitures, dont :

1 voiture d'ambulance, — 2 chevaux ;
1 forge de campagne, — 2 chevaux ;
4 voitures de bagages, — 8 chevaux ;
1 voiture, équipages d'officiers, — 4 chevaux.

Le corps d'armée mobilisé se compose de :

2 divisions d'infanterie ;
1 division de cavalerie ;
1 réserve d'artillerie ;
1 colonne (ambulances, train, etc).

Chaque division d'infanterie se compose de deux brigades d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de quatre batteries.

La division de cavalerie, réserve du corps d'armée, renferme deux brigades, ensemble 4 régiments et une batterie à cheval. Le corps d'armée comprend 24 escadrons.

Manœuvres et tactique.

L'unité tactique de la cavalerie prussienne est l'escadron. Il se divise en quatre pelotons et se forme sur deux rangs.

La formation en bataille de l'escadron prussien diffère de la nôtre en ce que le capitaine, suivi d'un trompette, se place à trente pas en avant de sa troupe, et que le premier rang de chaque peloton est encadré par deux sous-officiers qui n'ont personne derrière eux au deuxième rang.

Quand le régiment est en bataille, l'étendard, porté par un sous-officier, est placé entre le deuxième et le troisième escadron. — L'intervalle entre deux escadrons n'est que de six pas.

La colonne par trois remplace notre colonne par quatre ; notre formation est préférable, parce qu'elle permet de passer très-simplement à la colonne par deux. — Nous ne voyons la raison de cette colonne par trois que dans la tradition ; la cavalerie prussienne s'est formée sur trois rangs jusqu'à la bataille de Rossbach, et la colonne par trois était sans doute la conséquence de cette formation.

La marche oblique par troupe de notre école d'escadron, que les Prussiens appellent *demi-colonne*, est recommandée par eux pour gagner du terrain vers l'un des flancs de l'ennemi. C'est pourtant un mouvement en échelons obliques d'une exécution difficile, si la marche se prolonge.

La colonne par escadrons est la colonne de combat : quant à la colonne sur le centre (colonne double), elle est employée comme colonne de manœuvres, mais jamais comme colonne de combat. Elle est surtout en usage pour passer les lignes ou un défilé, tandis que l'ordonnance française ne forme cette colonne que dans le passage d'un défilé en avant.

Mais la colonne de manœuvres le plus en usage dans l'armée prussienne est la colonne d'escadron que la cavalerie française ne prend que pour le

passage des lignes. — Il serait à désirer que cette colonne fût adoptée chez nous, car elle a de grands avantages ; elle permet, en effet, de former le régiment en bataille très-rapidement, de traverser des terrains difficiles, et elle occupe en outre peu de profondeur, ce qui l'expose moins au feu de l'artillerie.

La cavalerie prussienne *a quatre allures :* le pas (125 pas à la minute), le trot (300 pas), le galop (500 pas) et la charge. On ne compte le pas du cheval que de 2 pieds 4 pouces, au lieu d'un mètre, comme en France, ce qui explique ces différences dans la vitesse des allures des deux cavaleries.

Les manœuvres se font toujours au trot.

Dans la marche en bataille de l'escadron ou du régiment, le guide est au centre. Les chefs des premier et deuxième pelotons, ou les capitaines des premier et deuxième escadrons commandent alors guide à gauche.

Le régiment de cavalerie attaque de cinq manières différentes :

1° En ligne ;

2° En ligne, en dispersant les quatrièmes pelotons. Le quatrième peloton de chaque escadron se déploie en avant du front de l'escadron ; et la ligne formée par ces quatre pelotons dispersés charge l'ennemi. Les autres pelotons suivent au trot ; le colonel et les capitaines restent avec eux.

Cette attaque s'emploie contre une cavalerie qui se replie. Quelquefois, c'est un escadron entier qui se déploie en avant du front du régiment pour exécuter l'attaque. Si le régiment veut ensuite charger en ligne, le colonel fait sonner le ralliement des pelotons dispersés qui dégagent dans ce mouvement le front du gros de la troupe ;

3° La charge en fourrageurs.

Le régiment, conduit par le colonel, se disperse en fourrageurs. Le troisième peloton de chaque escadron reste formé et suit au trot. Le deuxième officier supérieur du régiment prend le commandement de ces troisièmes pelotons et garde avec lui l'étendard;

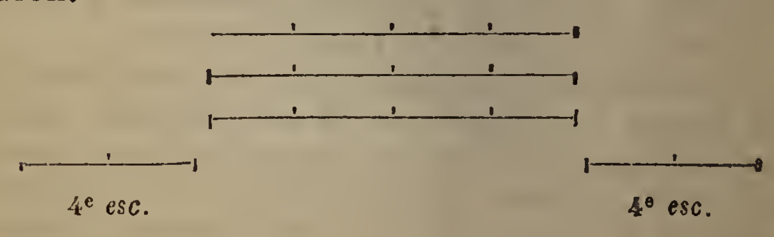
4° La charge en échelons se fait, d'après le règlement prussien, avec 50 pas de distance d'un escadron à l'autre.

Cette distance est tout à fait insuffisante et devrait être portée à 150 ou 200 pas;

5° La charge en colonne par escadrons, *ouverte* ou *serrée.*

Dans le premier cas, les escadrons s'espacent à 300 pas de distance pour charger, ce qui est préférable à la distance double du front de l'escadron adoptée par l'ordonnance française; cette distance est certainement insuffisante, surtout avec les armes nouvelles.

Dans le second cas, les Prussiens, formés en colonne serrée, emploient le quatrième escadron à protéger leurs flancs; la première division de cet escadron se porte, à cet effet, sur le flanc droit, et la deuxième sur le flanc gauche de la colonne, en s'alignant sur les serre-files du troisième escadron.



Le régiment conserve une réserve dans toutes les attaques. Lorsqu'il charge en ligne, cette ré-

serve se compose de deux à quatre pelotons, formés en colonne ou en demi-colonne, à 150 pas en arrière de l'un des flancs de la ligne qui charge.

L'escadron envoie *en tirailleurs* son quatrième peloton ; quant au régiment, il peut déployer pour se faire couvrir, soit les quatrièmes pelotons des escadrons, soit le quatrième escadron tout entier.

Pour attaquer la cavalerie ennemie, la cavalerie prussienne se forme sur deux lignes. La première est déployée et couverte par des tirailleurs; la seconde sert de réserve et reste en colonne derrière les deux ailes de la première. Elle ne se déploie que pour charger.

La cavalerie attaque les carrés d'infanterie en colonne ouverte par escadrons ou en échelons.

La charge en ligne ne s'emploie que contre une infanterie déjà entamée et flottante. La charge en fourrageurs, contre des troupes battues et en fuite.

Contre l'artillerie, la cavalerie charge les pièces en fourrageurs, pendant qu'une fraction, en ordre compacte, attaque les troupes qui protégent les batteries.

Une brigade de cavalerie se compose de deux ou trois régiments de même arme ou d'armes différentes, c'est-à-dire d'un régiment de grosse cavalerie et d'un de cavalerie légère.

Les Prussiens distinguent la brigade isolée de celle qui fait partie d'un corps de cavalerie plus nombreux.

La brigade isolée, de deux régiments, se forme sur deux lignes. La première, toujours déployée, entame l'action; la deuxième, généralement en colonne, est de 3 à 500 pas en arrière de la première, dont elle déborde une des ailes.

Cette brigade peut se composer de deux régiments de cavalerie légère, mais le plus souvent elle est mixte et place le régiment léger en première ligne, celui de grosse cavalerie en deuxième.

La division de cavalerie se compose de deux ou plusieurs brigades. Elle se forme habituellement sur autant de lignes qu'elle a de brigades.— On lui donne de l'artillerie.

Pendant la guerre de 1866, les Prussiens ont réuni momentanément des régiments de cavalerie en corps assez nombreux de plus d'une division. Ils se composaient de 8 à 12 régiments et de 2 à 3 batteries à cheval. Ils étaient destinés à précéder l'armée, à l'éclairer au loin, à surprendre les détachements avancés de l'ennemi et à préparer l'action.

Les Prussiens ont reconnu qu'ils n'avaient pas tiré de cette organisation tout le parti qu'ils en attendaient; et l'on pense qu'ils renonceront à la formation de ces corps nombreux de cavalerie dans les guerres futures.

3° *Cavaleries autrichienne et russe.*

Cavalerie autrichienne.

En Autriche, la grosse cavalerie se compose de 14 régiments de dragons. Les 12 premiers de ces régiments avaient conservé jusqu'au 1er octobre 1867 le nom de régiments de cuirassiers, bien que la cuirasse leur eût été enlevée après la guerre de 1859.

Quant à la cavalerie légère, elle comprend 14 régiments de hussards et 13 de uhlans.

Tous les régiments sont à six escadrons, et ils

présentent sur le papier un effectif de 690 chevaux.

Les capitaines en second et le porte-étendard ayant été supprimés tout dernièrement, *l'état-major d'un régiment* comprend sur le pied de guerre les cadres suivants :

1 colonel;
1 lieutenant-colonel ;
1 major ;
1 aumônier ;
1 auditeur (chargé de la justice) ;
1 adjudant-major (lieutenant) ;
1 officier d'approvisionnement (lieutenant) ;
1 médecin de régiment;
2 médecins aides-majors ;
1 *id.* sous-aide;
1 vétérinaire ;
1 comptable ;
1 maréchal des logis chef;
1 trompette d'état major ;
2 trompettes de divisions;
1 prévôt;
1 armurier ;
12 ordonnances d'officiers :

TOTAL. 31.

L'effectif d'un escadron, également sur le pied de guerre, comprend :

1 capitaine commandant;
2 lieutenants ;
2 sous-lieutenants;
2 maréchaux des logis chefs;

A report.. 7

Report.. . 7

4 maréchaux des logis ;
8 caporaux ;
1 trompette;
130 cavaliers montés;
13 *id.* non montés;
1 bourrelier;
5 ordonnances d'officiers.

TOTAL : 169 hommes et 150 chevaux.

D'après une mesure récente, tous les officiers sont montés aux frais de l'Etat.

Les manœuvres et la tactique de la cavalerie autrichienne ne diffèrent pas assez de celles de la cavalerie prussienne pour que nous les étudiions d'une manière spéciale. Disons seulement que les Prussiens ont emprunté la colonne d'escadron aux Autrichiens, et que ceux-ci font usage comme nous de la colonne par 4.

Cavalerie russe.

La cavalerie russe comprend deux divisions de cavalerie du corps de la garde, chacune de trois brigades et de six régiments.

La première division de la garde se compose de 4 régiments de cuirassiers, et, en outre des Cosaques de la garde, qui forment en temps de guerre, 2 régiments du Don, 2 escadrons de Cosaques de l'Oural et l'escadron de Tatares de Crimée. — Mais en temps de paix, on ne conserve à l'effectif que 2 escadrons de chaque régiment du Don, 1 de l'Oural, et 1/2 escadron de Tatares.

La deuxième division de la garde se compose de :

1 régiment de grenadiers à cheval ;
1 *id.* de dragons ;
2 *id.* de uhlans ;
Et 2 *id.* de hussards.

Il y a encore, en Russie, un second corps d'élite; c'est celui des grenadiers qui renferme la 7e division de cavalerie; elle comprend 2 régiments de dragons, 2 de uhlans et 2 de hussards.

L'armée russe compte encore six divisions de cavalerie composées comme celle des grenadiers.

Le régiment de cavalerie est à 5 escadrons, dont 4 seulement sont mobilisés; et l'escadron présente un effectif de 170 à 180 hommes.

Nous ne pouvons rien dire sur le règlement et la tactique de la cavalerie russe, sur lesquels nous manquons de renseignements.

RÉSUMÉ.

En terminant cet aperçu général de l'organisation des manœuvres et de la tactique de la cavalerie française et de quelques cavaleries étrangères, nous appelons l'attention des officiers sur le dernier chapitre des *Observations sur la cavalerie*; ils y trouveront ces deux conseils qui nous paraissent mériter toute leur attention : c'est que, d'une part, ils doivent exercer avec soin leur coup-d'œil à l'étude du terrain, et que, de l'autre, l'importance et la responsabilité de chacun, à tous les degrés de la hiérarchie, ont singulièrement grandi.

Que doivent-ils conclure de ces principes dont on s'efforce de les pénétrer sous toutes les formes?

C'est que cette instruction qui leur est nécessaire, cette expérience qu'ils pouvaient jadis acquérir facilement dans les premières marches, les premiers engagements des longues guerres passées, il leur faut absolument la posséder le jour même où l'on fera appel à leur science autant qu'à leur bravoure. Ce jour peut arriver brusquement; et chacun apparaîtra alors sur le champ de bataille avec ce qu'il aura appris pendant la paix. « C'est « donc avant la guerre qu'il faut acquérir l'in- « struction et l'expérience nécessaires au jour du « combat. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Général de Brack. (*Avant-postes de Cavalerie légère.*)

Général de Bismarck. (*Tactique de la Cavalerie*, traduit en anglais et annoté par le colonel Beamish).

Général Roth de Schreckeinsten.

Colonel de Besser. (*La Cavalcrie prussienne dans la campagne de* 1866.)

Colonel Rüstow. (*Tactique générale.*)

Armée de la Confération du Nord (déjà cité).

Feld-Taschenbuch, par le colonel Heldorf, excellent aide-mémoire de toute l'armée prussienne. (*Spectateur militaire.*)

SOUS PRESSE :

